

HENRI RACZYMOW

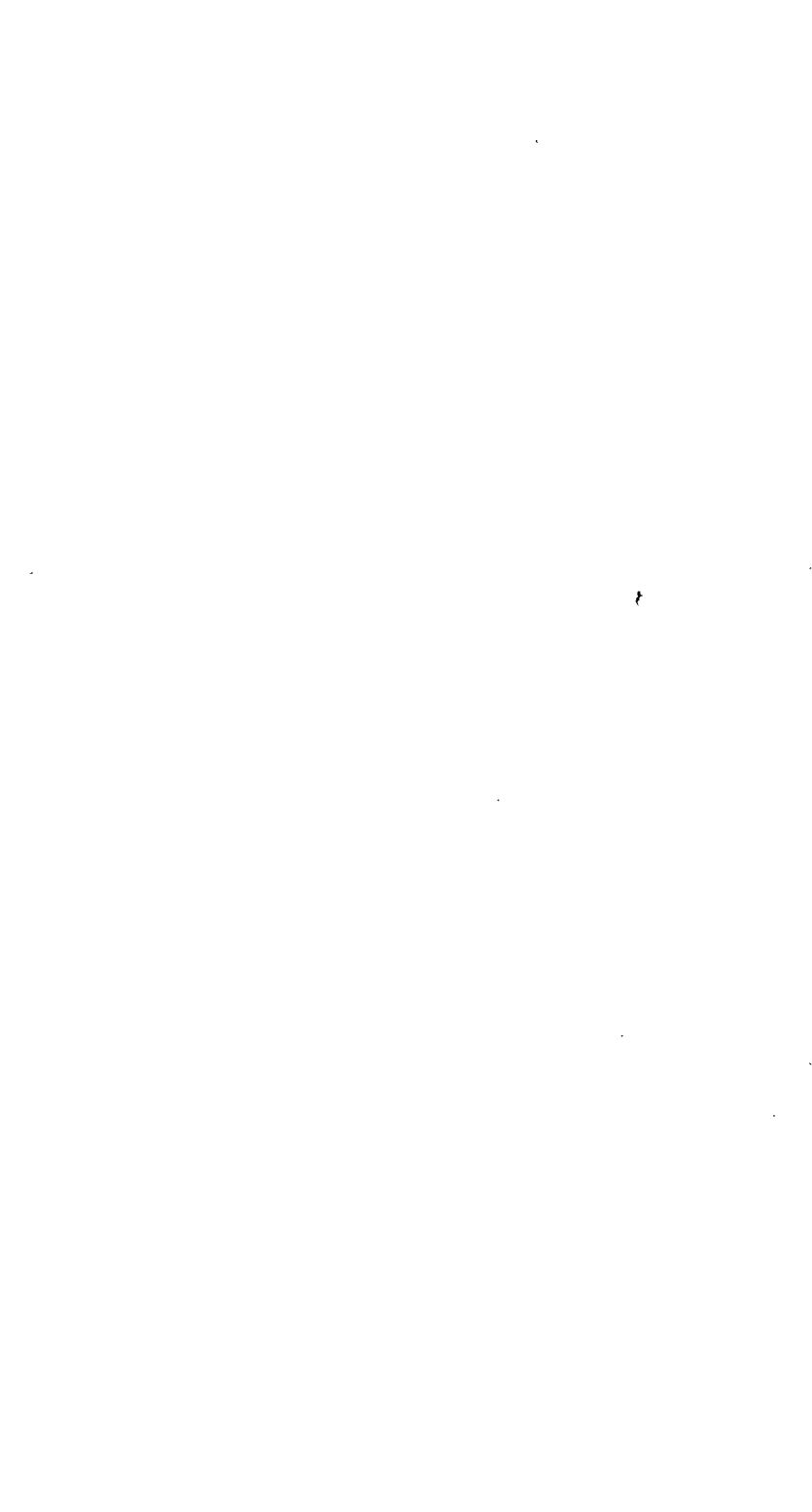


LE CYGNE
DE PROUST

L'UN
L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication



© *Éditions Gallimard, 1989.*

Extrait de la publication

Pour Annette

L'effet

Son manteau à pèlerine (« dont j'avais tant désiré porter le pareil »), ses bottines à lacets, son monocle, sa merveilleuse écharpe orientale, bleu et rose, qu'il avait achetée parce que c'était exactement celle de la Vierge du Magnificat, son tube doublé de cuir vert. La duchesse de Guermantes : « Comme c'est bien de faire doubler son chapeau de vert. »

En vieux clubman : « Serré dans une redingote gris perle, qui faisait valoir sa haute taille, svelte, ganté de gants blancs rayés de noir, il portait un tube gris que Delion ne faisait plus que pour lui, pour le prince de Sagan, pour M. de Charlus, pour le marquis de Modène, pour M. Charles Haas et pour le comte Louis de Turenne. »

Un autre que moi saurait dire si c'est un procédé « balzacien » que de mêler le fictif au réel pour hausser le premier au degré de certitude du second. L'art est ici de faire côtoyer Swann et Haas dans la même phrase pour mieux signifier que le premier n'est pas le second, mais qu'ils appartiennent tous deux à un ensemble ayant des vertus communes. Oui, Swann et Haas ont maints traits communs et peu communs, qu'ils partagent d'ail-

leurs chichement avec quelques autres, mais bien fol serait celui qui les confondrait. D'abord, factuellement, il se méprendrait. Ensuite, il méconnaîtrait ces principes esthétiques qu'on s'évertue, qu'on se fatigue à réitérer.

Cet « effet », le tube doublé de vert, à qui, de Swann ou de Haas, appartient-il au juste? « Ah, je le revois avec son haut-de-forme gris doublé de vert! » (Proust à Céleste).

(Le grand balzacien, c'est Charlus. Son amour pour Balzac lui vient de Swann, justement.)

Gestes

Mais d'abord : le narrateur, lit-on, aurait voulu être aussi chauve que Swann ! Pour lui ressembler, d'ailleurs, comme font les enfants, il tire sur son nez et frotte ses yeux (car un des gestes constants de Swann, hérité du reste de son père, est de s'essuyer les yeux, de se passer plusieurs fois la main sur le front, signe de lassitude). Où diable Proust a-t-il vu que Swann, Swann et non Haas qui ne l'a d'ailleurs jamais été non plus, était chauve ? Ce n'est pas là qu'il invente : il se contredit. En maints passages, il décrit au contraire ses cheveux blonds tirant sur le roux, coiffés en brosse, parfois crépelés (le crépelage adoucit la vivacité de ses yeux verts, alors qu'ailleurs, évoquant les traits de Gilberte, il dit d'elle qu'elle a, de son père, le « bon regard franc » : nulle vivacité connotant quelque dureté que ce soit : autre contradiction). Proust y insiste : « Sa longue tête un peu chauve, dont les gens qui connaissaient les succès de Swann pensaient : " il n'est pas régulièrement beau, si vous voulez, mais il est chic : ce toupet, ce monocle, ce sourire ! " » Swann chauve ? C'est pour ajouter un trait — arbitraire — qui éloigne de Haas, qui fait

qu'on ne saurait penser à Haas. Mais justement, ce trait est le plus invraisemblable qui soit.

Haas avait un geste caractéristique de la main. Un geste avec les trois derniers doigts. Un geste, paraît-il, d'une grande élégance. Voyons. Les trois derniers doigts. Je tends ma main, replie spontanément l'index et rentre le pouce, lesquels forment un rond. Voici trois doigts tendus, quelque peu en éventail. A quoi correspond ce geste, pas si élégant au fond? A quelle occasion Haas le faisait-il? Je regarde ma main. Et puis, soudain, je revois un familier de mon enfance faire ce geste. Il vit encore; il me faudrait l'interroger, lui demander si lui-même avait, a conscience de faire parfois ce geste, et dans quelles circonstances il tend ainsi trois doigts de sa main. Ce sera bien ridicule de lui demander cela, de s'interroger sur ce tic, comme une façon caractéristique de lever les sourcils, de se gratter l'oreille, de sourire en coin. Je pressens pourtant qu'il y a plus, ici. Quelque chose me suggère qu'il s'agit là, je ne saurais le justifier, d'un geste juif. Comme un mot yiddish qui serait un signe de connivence, un mot de passe, un sous-entendu à usage exclusivement tribal qui passerait inaperçu aux oreilles des autres. Ce geste-là, de Haas, de ce familier de mon enfance, a-t-il une fonction de communication? C'est très probable. Mais j'ignore ce qu'il signifie. Ou bien cette infime chose : « Attends, ne bouge pas, ne parle plus, écoute... Admettons que... j'ai une idée... »

Et puis, une autre personne me vient à l'esprit. Il s'appelait Jacques Sabbath. Il est mort. J'allais le voir naguère dans son bureau, il y a dix ans de cela. Il avait

ce geste de la main... Et puis un petit voisin de palier, quand j'étais enfant et habitais rue de la Mare : Daniel Zalsberg, montagne de sel. Et puis j'ai vu aussi ce geste chez un jeune condisciple de lycée. Il s'appelait Rozenberg, montagne de roses. Il avait des taches de rousseur et jouait au football comme un champion. Il tendait ainsi les trois derniers doigts de sa main lorsqu'il voulait argumenter et convaincre. Je reverrais ce geste encore, sans toutefois mettre un visage sur ce souvenir flou, chez tel membre d'un groupuscule trotskiste de mes vingt ans, dont je ne suis simplement plus certain s'il était sépharade ou ashkénaze, mais l'un ou l'autre à coup sûr... J'en suis à présent définitivement convaincu : ce geste n'est pas d'élégance. C'est un geste juif. Comme une intonation résiduelle qu'on conserverait d'un jargon englouti.

C'est la mère du narrateur qui le constate : Swann fait moins souvent ce geste < qu'il a tout à fait comme son père > de s'essuyer les yeux... C'est un autre geste, sans doute, oui. N'empêche. Ce familier de mon enfance qui faisait un rond avec pouce et index, et que j'avais tout à l'heure scrupule et pudeur à nommer, c'est mon père.

Quant au geste de Swann, se frotter les yeux, c'est un signe de fatigue, de retrait. La fatigue de Swann est, dans la *Recherche*, un des leitmotivs annonciateurs de sa mort. Il en a parfois tellement assez de parler et d'écouter, d'être spirituel. Il sort son mouchoir, essuie son lorgnon, se passe la main sur le front et sur les yeux. Continuez sans moi. Je reviens dans un instant. Un moment de lassitude. Ce n'est rien.

Un clubman

« ... ce nom, devenu pour moi presque mythologique, de Swann..., je languissais du besoin de le leur entendre dire... »

Il y a plusieurs Swann, comme il y a plusieurs personnages dans chaque personnage de Proust et plusieurs personnes en chacun de nous. Plusieurs successives et plusieurs simultanées. Il y a le Swann de Combray, indifférent ou objet d'hostilité. Il y a le père de Gilberte, figure fascinante. D'un autre côté, du point de vue du grand-père ou des parents du narrateur, il y a le « fils Swann » et le « Swann du Jockey ». Ce qu'en dit le père : « Swann, avec son ostentation, avec sa manie de crier sur les toits ses moindres relations, était un vulgaire esbrouffeur que le marquis de Norpois eût trouvé, selon son expression, " puant ". » (Se méfier, d'une manière générale, des jugements du marquis de Norpois, des marquis de Norpois passés, présents et à venir.) S'oppose, là encore, un autre Swann, « poussant jusqu'à la plus extrême délicatesse, en matière mondaine, la modestie et la discrétion ». Il dissimule gracieusement une invitation de Twickenham ou de Buckingham Palace. A la fois un mufler et le nec plus ultra

du raffinement. Ces deux traits sont évolutifs. Swann est passé insensiblement du premier personnage au second, avec un point d'équilibre au mitan de sa vie, où les deux traits, muflerie et raffinement, pesaient d'un égal poids. Proust le dit très explicitement : l'évolution de son caractère est liée, chez lui, au statut en devenir de sa judéité. Plus il est juif, plus il est snob et grossier, apparenté alors à un Bloch. Moins il est juif, plus il est fin. Alors peut-il n'être que simple. A ceci près : sa « simplicité » n'est qu'une forme plus raffinée de la vanité. Le narrateur le suppose : il *dissimule* dans sa poche une lettre de Twickenham : d'où, nous dit le publiciste Henri Rochefort, le comte de Paris en exil invitait parfois Charles Haas.

Il s'était donné du mal pour être reçu au Jockey Club. Proust est bien informé : « Ah, Charles Haas, Céleste!... Il était fils d'agent de change et le seul Juif admis au Jockey Club avec les Rothschild pour sa conduite héroïque dans la guerre de 70... »

C'est à partir de 1865 que Haas sollicite son admission au Jockey. Il essuiera quatre échecs, sera enfin admis à la cinquième tentative. De tous les hommes qui se sont présentés, il tient le record de la persévérance dans l'échec. Où, à cette époque en tout cas, le snobisme l'emporte chez lui sur l'amour-propre. Il sera enfin reçu le 21 janvier 1871, en raison, dit-on, de sa belle conduite durant la guerre. C'est comme Charles Swann, et pour cause : on dit beaucoup de choses sur Charles Haas simplement parce que Proust les a dites de Charles Swann. C'est intéressant, ce mouvement qui consiste, au rebours de la démarche inverse et plus banale, à puiser dans la fiction pour informer le réel.

De ce qu'accomplit Haas au juste durant cette

guerre, on ne sait rien. Quelque chose me dit même que ce ne dut pas être incontestablement héroïque et que cela dut se réduire à trois fois rien. Mes raisons sont minces, il est vrai : cela, l'héroïsme militaire, voilà tout, ne « colle » pas avec le personnage. En 1871, il devait régner à Paris pour le moins un certain désordre. Sedan enfoncé, Paris privé de vivres, la bourgeoisie en allée. Je crois que lui, Haas, en a profité, après tous ces échecs, pour se faire élire en douce, dans l'éclat discret d'un Tout-Paris désert. Il est vrai que la vie du Club ne fut pourtant pas interrompue durant le Siègre. On y dînait moins bien, certes. Pour quarante francs, les cercleux achetèrent une lapine pleine, ce qui permit à l'ami Galliffet de consacrer le Jockey Club « société d'encouragement pour la multiplication de la race des lapins ».

Le 25 mai 1871, l'avant-garde de l'armée ayant pénétré dans Paris, le soir, le général de Galliffet fit servir à dîner, en compagnie de membres du Cercle dont certains appartenaient à son état-major. Au menu : une gibelotte de lapins nés et élevés au Cercle pendant le Siègre...

Haas fut parrainé rue Scribe par le comte de Saint-Priest et le comte Albéric de Bernis. Il aurait dit, lors de sa réception : « Je suis le seul Juif à s'être fait accepter de la société parisienne sans être immensément riche » (sous-entendu : à l'inverse des Rothschild). Tout me laisse penser que ce propos est apocryphe, alors même qu'il est juste. D'abord, ce sont, ou peu s'en faut, les termes mêmes de Proust. Et puis le mot « juif » me semble ici peu vraisemblable, déplacé. On

disait « israélite », plus doux. D'autant que c'est un Juif qui le dit...

Ce comte Albéric de Bernis... Il était député du Gard. Peu avant le procès Zola, en février 1898, à la Chambre, il hurla à l'encontre de Jaurès : « Vous êtes l'avocat du syndicat ! » S'ensuivit un beau tumulte. Des invectives, des coups. Le comte frappa Jaurès... Ce sera, il est vrai, dix-sept ans plus tard. Mais peu m'importe que ce Bernis devînt antidreyfusard, voire antisémite tout court. Ce qui me chagrine davantage, c'est Haas. Cet acoquinement, fût-ce d'un temps.

Chez Proust, les parrains de Swann au Jockey s'appellent le général de Froberville et le marquis de Bréauté. Ils l'auraient aussi assisté dans des duels. Selon les proustologues, il s'agirait respectivement du général de Galliffet et du marquis de Breteuil, tous deux grands amis de Haas. Avec le premier, Swann fréquente l'Élysée, alors qu'ils sont par ailleurs « deux habitués de la princesse des Laumes ». S'apercevant, ils échangent un « regard d'ironique et mystérieuse complicité », car ils savent se compromettre chez M. Grévy.

A propos du « syndicat », une plaisanterie, un trait d'humour chez Swann. Un *Witz*. Proust ne dit pas un *Witz*; il dit « la gaieté juive », commentant : elle était moins fine chez Swann « que les plaisanteries de l'homme du monde ». Aux yeux de Proust, par définition, tout ce qui est juif est bas. Chez le prince de Guermantes, Swann s'approche de Saint-Loup et du narrateur, dreyfusards : « Bonsoir, nous dit-il. Mon Dieu! tous trois ensemble, on va croire à une réunion de syndicat. Pour un peu on va chercher où est la caisse! » C'est en effet moins « fin ». Cela s'apparente aux histoires « juives » auto-antisémites de cette Belle

Époque où les israélites ont intériorisé avec « gaieté » tout le mal qu'on dit d'eux. Vous vous souvenez : c'est Lévy qui rencontre Kohn (ou Worms qui rencontre Mayer ou Wolf ou Beer ou Hirsch ou Bloch ou Weil ou Cerf ou Weiss ou Schwartz ou Berg ou Blum ou Dreyfus ou Spire ou Stern); s'ensuit une facétieuse, désopilante histoire de vol, d'argent, d'usurpation. Où est la caisse?

Antérieurement au Jockey, Haas appartenait au Cercle de la rue Royale. En 1868, il apparaît dans le tableau éponyme de Tissot, avec le prince Edmond de Polignac qui devait épouser une demoiselle Winaretta Singer, la fille des machines à coudre. De leur vivant, mes grands-parents ont pratiqué les machines Singer : cela me rend assez familier le prince de Polignac.

Robert de Saint-Loup aspire, comme on sait, à hanter le Jockey Club. De par sa famille et sa socialité, son désir est parfaitement recevable. Un handicap : il est dreyfusard. Il court aux renseignements. Ce qu'il aimerait bien, par exemple, c'est savoir si Bloch appartient au Cercle de la rue Royale. Si un vulgaire Bloch (beau pléonasme, par ailleurs, s'il en est!) est reçu rue Royale, alors moi, Saint-Loup, c'est de plein droit que le Jockey me recevra. Et en effet, il se pourrait bien que l'information fût avérée : le Cercle de la rue Royale, les Guermantes le tiennent pour « déclassant » : on y reçoit certains israélites. C'est bien la preuve. Haas ne pouvait s'en contenter, en rester là : il valait mieux que le tout-venant des israélites parvenus. L'hypothèse était controuvée : Bloch n'appartient qu'au Cercle dit des Ganaches, déclassant au possible. Mais ce n'est que Bloch, il est vrai.

D'ailleurs, Saint-loup écrit à Swann pour qu'il

intercède auprès de son ami de longue date, le duc de Mouchy, afin que celui-ci vote pour lui au Jockey. Mais cela tombe on ne peut plus mal : depuis l'Affaire, Swann n'y met plus les pieds. Pourtant, Haas en fera partie jusqu'à sa mort, en juillet 1902



L'UN
L'AUTRE

nrf



90-I A 718 14 ISBN 2-07-071814-X

88 FFtc

Extrait de la publication

MEZIER VALENTIN GRAPHIS "S"